95022

1929

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

COMMUNE DE LYON

OHÉ LES GONES !

ALMANACH DES AMIS DE GUIGNOL

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DE GUIGNOL

QUE CONTIENT

DE GANDOISES ET DE GOGNANDISES A REGONFLE, DE Z'HISTOIRES ET DE Z'IMAGES MAGINÉES PAR DE MAMIS QUE SONT PAS DE COGNE-MOUS, ET MÊMEMENT LE VÉRITABLE MOYEN DE BIEN JOUER GUIGNOL

On le trouve chez tous les marchands qu'en veulent et y ne coûte que

CENT QUARANTE NEUF SOUS

7 fr. 45

Histoire de la « Fanny »

Pour mieux entrer dans le fond de notre sujet, les vieux Lyonnais, comme vous et moi, doivent se reporter à l'époque qui a immédiatement suivi la démolition des remparts de la Croix-Rousse; c'est-à-dire, aux toutes dernières années du Second Empire.

En ce temps-là, les hauts quartiers de la Croix-Rousse étaient dotés de types populaires qui n'étaient pas ordinaires; il y en avait trois surtout dont le cas était excessivement curieux.

C'étaient tous des demi-fous, donc peu méchants et point dangereux, faisant surtout la risée des gamins.

■

Il y avait d'abord « Jean de Bavière », qui se nommait ainsi lui-même et qui se croyait roi de ce pays; c'était un tout petit

bonhomme qui n'était pas plus haut que la canne de tambour-major dont il ne se désaisissait jamais, coiffé d'un bicorne surmonté d'un énorme plumet tricolore. Sa poitrine était constellée de nombreuses décorations découpées dans le couvercle de boîtes de cirage ou de sardines, et représentant des ordres imaginaires dont il aimait faire l'énumération à ceux qui lui payaient à boire.

Une croix de l'ordre du « Cheval de Bronze » lui avait même été décernée par l'aumônier dudit cheval qui, en sus de sa bénédiction, avait fait au nouveau chevalier la promesse de le marier avec sa nièce.

En somme, Jean de Bavière croyait être un bien grand homme et représenter la plus haute manifestation de l'humanité; n'empêche, pourtant, que lorsqu'il passait devant la caserne du Bon Pasteur, il s'empressait d'y rentrer et de se diriger incontinent vers les cuisines solliciter un fond de gamelle pour apaiser sa faim.

Ce pauvre détraqué, qui finit ses jours à l'asile d'Albigny en 1877, devait cependant bien trouver paradoxal d'être Roi et de se voir obligé de mendier sa nourriture.

Il y avait aussi le fameux « Battu », tout petit homme également, mais à la tête d'un volume tout à fait phénoménal. Cette tête m'a toujours impressionné et je la vois encore d'une dimension au moins égale à celle d'une courge de moyenne grosseur;

on eût dit une véritable caricature de dessinateur, on avait d'ailleurs surnommé Battu « la plus forte tête de France ».

Tout jeune, il était déjà fort têtu; c'est ainsi qu'à l'église de Saint-Denis, sa paroisse, où il allait à la messe du dimanche, il apportait, chaque fois de chez lui à l'église, sur sa forte tête, la chaise sur laquelle il devait s'asseoir pendant la cérémonie, ce qui donnait lieu à de longs conciliabules entre lui et la chaisière, au moment où cette dernière passait pour percevoir la location, cette femme ne pouvant admettre que, par économie, on apportât une chaise de chez soi.

Battu gagnait sa vie à faire des commissions et des courses pour les uns et les autres, et il s'en acquittait toujours bien, car il n'était cependant pas dépourvu d'intelligence; il avait aussi une spécialité, celle de porter les chats dans un panier, pour les faire tailler, à l'Ecole Vétérinaire que, par erreur, les Croix-Roussiens dénommaient couramment l'Académie. Battu s'acquittait fort bien de sa mission et revenait toujours avec le chat enfermé dans un panier, pour toucher les vingt sous qu'il comptait pour sa course.

Lorsqu'on l'interpellait, il répondait presque toujours en vers, mais sa poésie était souvent mauvaise, le caractère gras et grivois des termes dont il se servait ne plaisant pas à tout le monde. Nous pouvons porter le même jugement sur son « catéchisme poissard », qu'il débitait à tout venant.

Battu finit également ses jours dans un hospice; j'ai toujours entendu dire que la Faculté de médecine s'était réservé sa tête après son décès, pour étudier son hydrocéphalie, sa capacité crânienne et sa cervelle, mais je n'ai jamais entendu parler

P.CD

du résultat des recherches faites par les chirurgiens sur ce curieux sujet.

■

Il y avait enfin la *Fanny Dubriand*, fille de 25 à 30 ans, esprit faible, également détraquée, couchant souvent à la belle étoile, accroupie au pied d'un arbre ou le corps recroquevillé dans l'encoignure d'une porte d'allée avec la même philosophie que Diogène dans son tonneau.

Cette fille qui faisait le désespoir de sa famille, avait ses parents qui tenaient une petite boutique dans laquelle ils vendaient des herbes ou plantes médicinales et qui était située sur le boulevard, derrière la mairie actuelle de la Croix-Rousse. C'étaient des gens honorables gagnant honnêtement leur vie et faisant leurs petites affaires.

Ce genre de petit commerce avait une clientèle plus suivie que celle du pharmacien dont les remèdes étaient considérés comme valant trop cher.

Il faut bien dire aussi qu'autrefois il fallait, sur le plateau, avoir un cas de maladie bien grave pour recourir au médecin du quartier, malgré que sa visite ne coûtât que la modique somme de trois francs et que la première chose qu'on faisait dans les ménages était de traiter le malade par les « simples », c'est-à-dire par les tisanes ou infusions faites avec les herbes, plantes, fleurs, feuilles ou racines qui, prises à temps, étaient généralement salutaires pour les refroidissements que nos vieux canuts appelaient vulgairement un « chaud et froid ».

On trouvait donc tout ce qu'il fallait à l'herboristerie Du-

briand, où la mère Dubriand s'occupait généralement de la vente; le père allait souvent dans les campagnes environnantes faire la cueillette des plantes pour approvisionner en marchandises sa petite boutique.

Fanny Dubriand était fort connue à la Croix-Rousse; elle se tenait principalement près des joueurs de boules du Clos Jouve où était sa résidence de prédilection, car elle y faisait quelques sous, nous allons voir comment, et elle y était si populaire qu'on ne la désignait plus que sous le nom de *la Fanny*, qu'elle va illustrer et rendre légendaire, du reste.

La Fanny montrait avec complaisance tout ce que le bon Dieu lui avait donné, au lieu de le tenir caché, et cela pourvu qu'on lui fît un petit cadeau.

Avec les soldats de la caserne du Clos Jouve, c'était un morceau de pain ou de biscuit pour sa nourriture, mais pour les joueurs de boules, cela coûtait un gros sou.

■

Lorsqu'un joueur n'avait fait aucun point dans la partie qu'il avait perdue, il devait *voir la Fanny*, pas le mot mais la chose, entendons-nous bien, et cette pénitence était considérée comme un gage.

C'est alors que la Fanny intervenait, faisant, après avoir exigé le payement, placer le perdant derrière elle de façon à ce que les autres joueurs ne vissent rien et elle montrait alors la partie la plus charnue de son anatomie; vision fugitive d'ailleurs, aussi rapide qu'un éclair de magnésium, car, pas plutôt

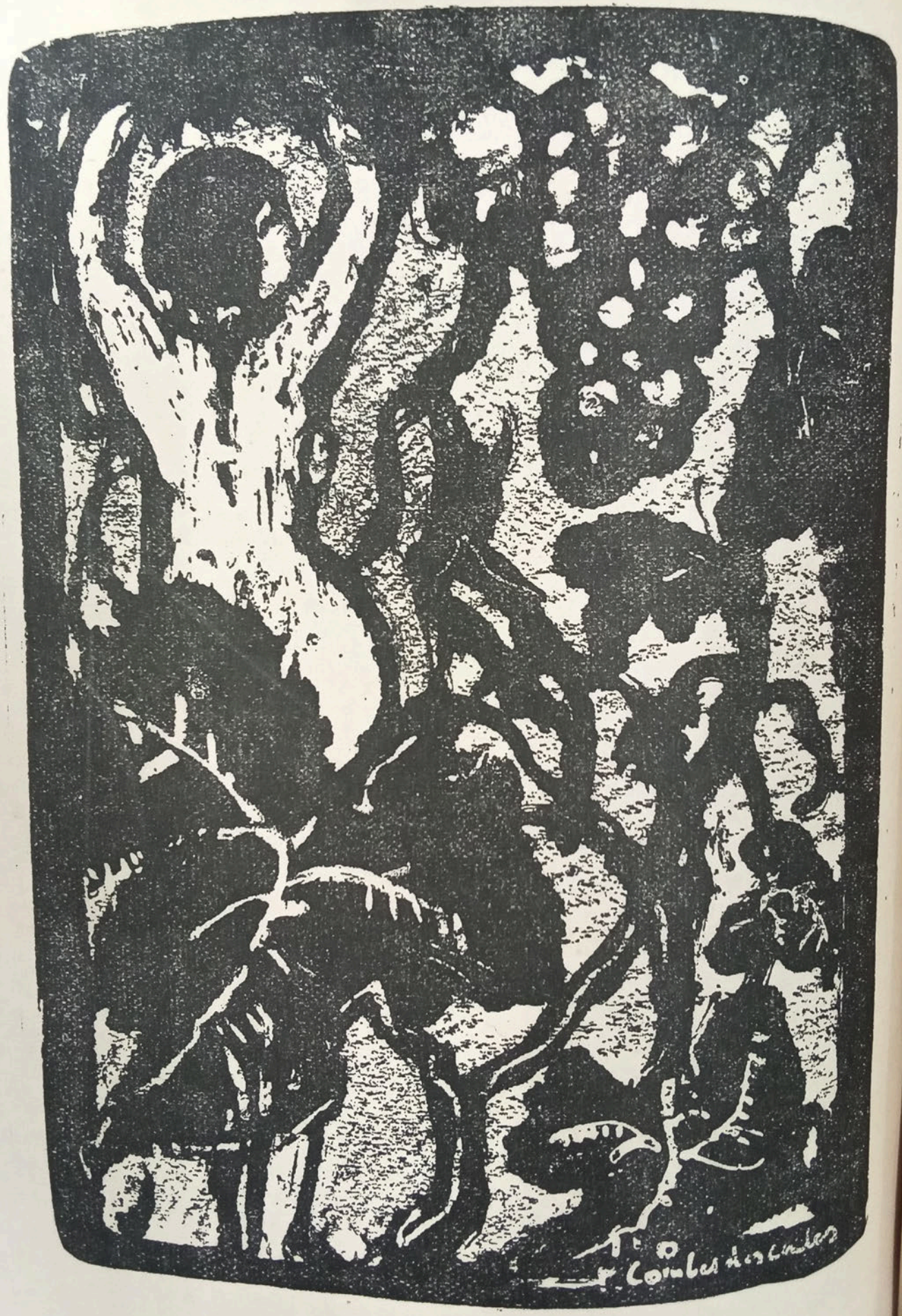
levé, le rideau était baissé, notre pauvre d'esprit ne voulant pas perdre du temps et les joueurs d'un autre jeu pouvant avoir besoin de ses services.

C'est de là qu'est venu la fameuse expression *voir la Fanny*, mais jamais les joueurs n'auraient voulu l'embrasser ni la toucher, parce que le sujet n'était guère engageant avec sa coiffure échevelée et sa mise négligée de pauvresse passant parfois les nuits dehors.

On voulait faire enfermer cette nature dévoyée, mais elle-même s'y refusait énergiquement, disant qu'elle tenait à conserver sa liberté, qu'elle ne faisait du mal à personne, qu'on ne pouvait l'accuser de mendicité puisqu'elle ne prenait que ce qu'on lui offrait. D'autre part, des joueurs de boules influents plaidèrent en sa faveur, faisant valoir qu'elle n'était pas méchante, qu'elle égayait leurs jeux et que le délit d'immoralité n'était point suffisamment caractérisé, qu'on pouvait donc la laisser tranquille.

On raconte que Battu, dont nous avons déjà parlé et qui était plus fou que la Fanny, lui aurait dit après une longue conversation qu'il eût avec elle : « Vois-tu, Fanny, il faut nous séparer ; car les gens qui nous verraient causer ensemble trop longtemps diraient que je suis fou ».

Fanny, par la suite, s'était laissée attirer chez quelque poivrot qui lui offrit une hospitalité de rencontre ; elle dut quelques mois plus tard séjourner à la Maternité, et comme elle était sans ressources ni moyens d'existence, on fit élever son enfant par l'assistance publique et on hospitalisa la mère dans un asile où elle mourut peu de temps après.



C'est alors que les joueurs de boules du Clos Jouve, pour continuer et corser la plaisanterie, imaginèrent la nouvelle expression *d'embrasser ou baiser la Fanny*, car elle s'adaptait mieux aux images la représentant et que le perdant devait réellement embrasser à la risée des autres joueurs.

Il est évident que simplement se contenter de regarder le tableau n'était pas suffisant et que l'embrassade ou le baiser constituait aussi bien le symbole de la pénitence que celui de l'amende honorable due par le perdant.

■

La diffusion de cette gigantesque « rigolade » fut d'autant plus aisée, qu'avant la guerre franco-allemande de 1870 il y avait également, au champ de manœuvres du Clos Jouve, de grands concours de boules, comme il y en a de nos jours; l'immensité du terrain disponible s'y prêtait d'ailleurs à merveille.

Ces importantes manifestations sportives amenaient à la Croix-Rousse, de toutes les régions environnantes, des équipes de quadrettes et des sociétés s'intéressant à ce genre de sport.

Comme nos joyeux Lyonnais, qui n'aimaient guère à engendrer la mélancolie, ne pouvaient pas faire une partie sans menacer, en la commençant, de faire embrasser la Fanny aux perdants, les boulistes du dehors se firent expliquer ce que cette expression, entendue tant de fois aux jeux ou au banquet, pouvait bien vouloir signifier. Aussi, s'empressèrent-ils d'en importer la définition, à leur retour, dans leurs pays res-

pectifs de Bourgoin, Vienne, Saint-Etienne, Bourg, etc., etc., et de cette façon grossirent considérablement la popularité de notre coutume.

■

Aujourd'hui, tout jeu de boules qui se respecte doit avoir le matériel nécessaire à l'accomplissement du sacrifice à la Fanny. Il se compose généralement d'un petit tableau portatif ayant tout au plus 0 m. 40 de hauteur, représentant la *Fanny* vue de dos ou mieux du bas du dos; mais la toile est cachée par un rideau s'enroulant à la partie supérieure du tableau.

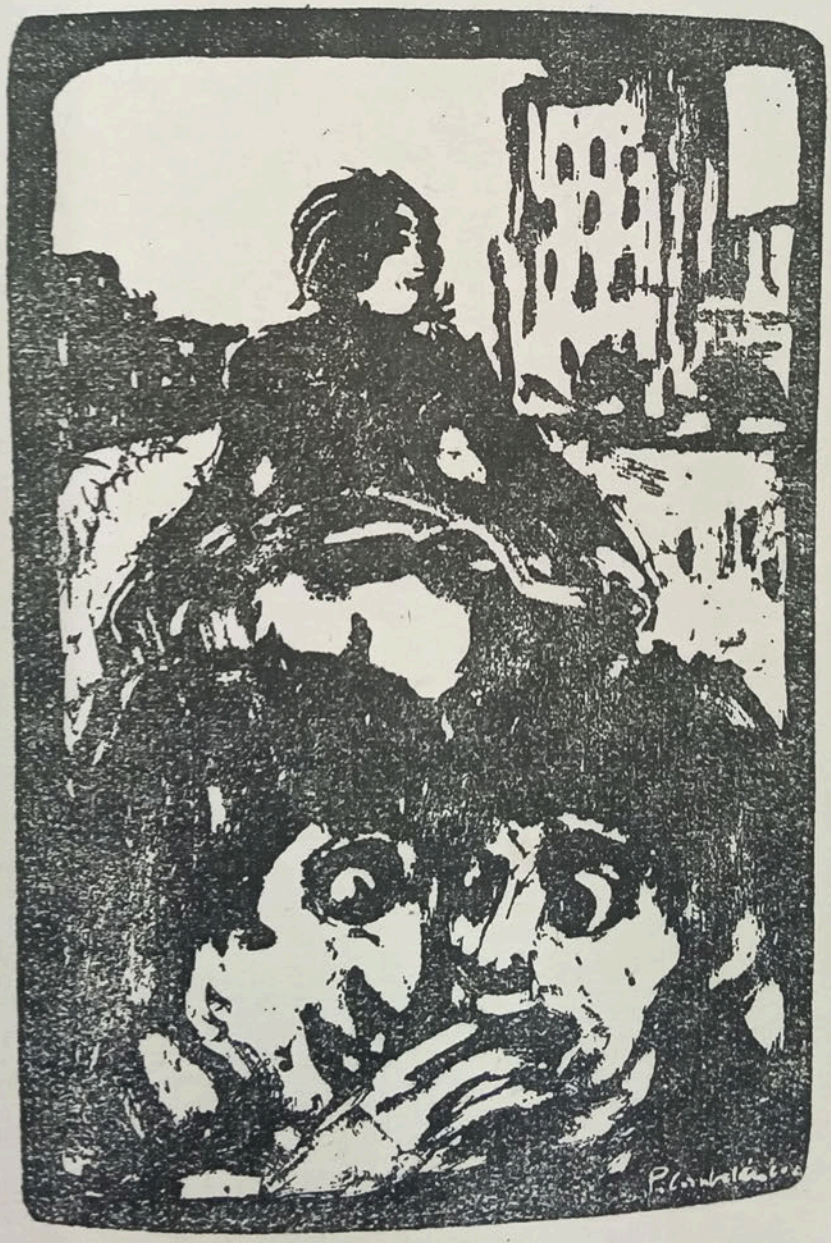
On apporte ce tableau, le rideau baissé et solennellement, devant le perdant; au moyen d'un déclic, le rideau se lève et s'enroule, montrant la partie charnue de la Fanny que le patient doit baiser aux éclats de rire de tous les autres joueurs.

Pour ajouter plus de solennité au rite de la cérémonie, un joueur tire un cordon auquel est attaché une sonnette qu'il agite violemment, afin d'annoncer à tous les échos la nouvelle d'une partie gagnée haut la main.

Il existe à Villeurbanne un industriel spécialisé dans la fabrication des Fannys, travail qu'il fait depuis près de quarante ans; son atelier est à visiter, car on y peut admirer un si grand choix de *Fannys*, toutes prêtes à fonctionner, qu'on s'y croirait dans un Musée peu banal (M. Billon, place de la Mairie, à Villeurbanne).

■

Et voici les origines de cette facétie lyonnaise créée, sans le

savoir, vers 1868, par *Fanny Dubriand*, de curieuse mémoire; elle a déjà vu passer plusieurs générations, mais ses racines sont si profondément plantées, que la légende qu'elle a engendrée est devenue une véritable tradition populaire très vivace. Il est permis d'affirmer qu'elle ne disparaîtra qu'avec le dernier jeu de boules croix-roussien.

Jean GOURMOUD.